

La passion du métier

JOSÉE BOILEAU, *Lettres à une jeune journaliste*, Montréal, VLB éditeur, 2016, 141 pages

Dominique Payette

Volume 11, numéro 2, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Payette, D. (2017). Compte rendu de [La passion du métier / JOSÉE BOILEAU, *Lettres à une jeune journaliste*, Montréal, VLB éditeur, 2016, 141 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(2), 11–12.

LA PASSION DU MÉTIER

Dominique Payette

Professeure, département d'information et de communications, Université Laval

JOSÉE BOILEAU
LETTRES À UNE JEUNE JOURNALISTE
Montréal, VLB éditeur, 2016,
141 pages

La récente parution de Josée Boileau, l'ex-rédactrice en chef du quotidien *Le Devoir*, porte un titre inspiré sans doute de *Lettres à un jeune poète* de Rainer-Maria Rilke. Il aurait aussi bien pu s'intituler *Lettres d'amour à mon métier* tant il exprime cette passion de Josée Boileau pour la profession qu'elle a exercée pendant plus de 30 ans. Tour à tour journaliste dans des journaux régionaux ou des magazines, ou recherchiste d'émissions d'actualités, madame Boileau est entrée au *Devoir* en 1989 pour y travailler jusqu'en 1993. Elle y revient en 2001, devient rédactrice en chef en 2009, et quitte ce quotidien en 2016 lors de l'arrivée d'une nouvelle direction au journal.

D'entrée de jeu, l'auteure annonce ses couleurs : elle ne veut pas s'attarder aux difficultés colossales qui frappent cette profession tant au Québec que partout en Occident. Son objectif est clair : alimenter les rêves et l'enthousiasme de jeunes journalistes aussi déterminées aujourd'hui qu'elle-même l'a été à ses débuts. Son ouvrage contient des conseils qui lui permettent cependant de bien illustrer sa propre perception du journalisme. Ainsi met-elle en garde les jeunes journalistes contre l'illusion que peut représenter « le grand remue-ménage technologique dans le métier ». Ce n'est pas tant les possibilités offertes par un cellulaire ultramoderne qui comptent, mais plutôt les contacts dont dispose la journaliste que ce fameux téléphone lui permettra de joindre. Madame Boileau rappelle ainsi que les fondamentaux du journalisme seront toujours les mêmes, quelles que soient les plateformes sur lesquelles se conclut le travail de la journaliste : « L'art du journaliste, c'est de savoir s'interroger, de vouloir comprendre sans se faire raconter des bobards et donc de vérifier ce qui lui est présenté, pour ensuite faire état de ses constats. » Cette règle de la recherche de la vérité est souvent mise à mal dans les médias d'aujourd'hui, parfois plus pressés de publier des nouvelles non vérifiées que de se rappeler ces fondements du journalisme qui le distinguent de toute la nébuleuse communicationnelle, mais là n'est pas le propos de Josée Boileau.

Le milieu journalistique est souvent perçu par les étudiantes et étudiants en

journalisme comme étant particulièrement difficile d'accès. Les codes d'embauche des entreprises de presse, notamment, sont difficiles à interpréter, et passent souvent pour « arrangés » aux yeux des débutants. À ce sujet, le récit que fait l'auteure de sa propre entrée dans cette carrière, un parcours somme toute assez exemplaire pour l'époque qu'elle décrit, peut être encourageant pour de jeunes débutants, même si les attentes des entreprises envers ces jeunes semblent aujourd'hui démesurées. Un journaliste de la télévision nationale me confiait il y a peu de temps qu'il serait incapable de réussir les nouveaux tests d'embauche tant ils sont exigeants sur le plan technique et informatique. Quoi qu'il en soit, c'est une invitation à la ténacité que lance Josée Boileau, et il s'agit certainement de l'ingrédient primordial pour réussir ce parcours du combattant. Josée Boileau n'a pas eu à quitter Montréal pour réussir cette entrée dans le métier. Notons cependant au passage, qu'aujourd'hui, il est presque indispensable que des jeunes circulent et travaillent pour ce qu'il reste encore de médias dans la presse régionale au Québec ou au Canada.

On reprochera peut-être à madame Boileau de porter des lunettes roses, mais son objectif est clair : il faut que des jeunes se lancent avec passion dans cette profession et soient prêts à s'y consacrer corps et âme. L'enjeu, au final, c'est l'avenir de notre société.

La douche froide aux débutants, l'auteure la réserve aux sujets internationaux. Elle invite sa jeune interlocutrice « à exercer une certaine retenue dans [s] on enthousiasme planétaire, mais aussi pour [l'] inviter à ouvrir les yeux sur le monde qui [l'] entoure. » Et rappelle à ce sujet que « tout ce qui sort de Montréal ou de Québec est une terre en friche, aussi riche à exploiter, [...] que les contrées du bout du monde ». Aux yeux de l'auteure, en effet, les nouvelles locales ou régionales intéressent largement plus les lecteurs que les nouvelles internationales. On aurait souhaité que l'ex-rédactrice en chef du *Devoir* fournisse quelques pistes de réflexion pour permettre à notre société de progresser à ce sujet et l'aider à sortir de son provincialisme étroit. La curiosité du lecteur pour certains sujets ne correspond pas toujours au mandat de service public des



médias. Faut-il que les journalistes baissent les bras devant le manque d'intérêt pour tout un pan d'information, ou faut-il trouver des manières de rendre intéressant ce qui est important ? Et les soubresauts du monde à notre époque ne le sont-ils pas ? Ne serait-ce que pour comprendre mieux ce qui se passe ici ?

Critique, Josée Boileau sait l'être cependant en ce qui concerne la place réservée désormais dans nos médias à l'opinion et au commentaire. « Les chroniqueurs de toutes générations pullulent dans les multiples formes que prend le journalisme » écrit-elle, « et le ton engagé, les affirmations tranchées, les jugements péremptaires sont légion. » « Chaque fois ou presque, je ne peux m'empêcher de me demander où celui ou celle qui s'exprime a fait ses gammes, si tant est qu'il les a pratiquées. » L'auteure souligne aussi le problème posé par la vitesse du travail de presse. Certains faits sont réduits à un simple descriptif et lorsque l'événement a une certaine importance, il faut le faire commenter sur-le-champ. « Toute la complexité du monde se trouve pour ainsi dire ramenée à quatre ou cinq mots, à une émotion. » Mais ce qui inquiète encore davantage l'auteure est cette tendance à recourir dans les médias aux reportages commandités... Une tendance lourde, en cette époque où les entreprises de presse peinent à trouver des modèles financiers viables, mais une tendance qui compromet gravement l'essence même du journalisme.

Concernant la morosité ambiante du milieu journalistique et les difficultés vécues par cette profession, madame Boileau préfère considérer, exemples à l'appui dans les décennies passées, que les journalistes se sont de tous temps inquiétés de l'information, et s'il lui arrive – souvent ! – de ne pas être satisfaite de ce qu'elle lit, voit ou entend, elle considère au final qu'il y a malgré tout des progrès accomplis au fil des décennies.

En terminant, le message de Josée Boileau est clair : « Accroche-toi. Oui, le monde des médias est une industrie, [...]. Mais tu es

suite de la page 11

plus qu'une travailleuse qui pointe ou qui court le cachet; tu fais partie d'une profession qui a des responsabilités citoyennes. On le tient pour acquis, et pourtant le journalisme est au cœur de la vitalité d'une société, une condition de la démocratie.»

Ne cherchons pas dans cet ouvrage ce qu'il n'est pas, soit une analyse des difficultés que vivent aujourd'hui les journalistes dans l'exercice de leur profession ou un texte de réflexion théorique. Il

s'agit d'un message qui vient du cœur. On reprochera peut-être à madame Boileau de porter des lunettes roses, mais son objectif est clair: il faut que des jeunes se lancent avec passion dans cette profession et soient prêts à s'y consacrer corps et âme. L'enjeu, au final, c'est l'avenir de notre société. ♦

CLAUDE ROBILLARD

LA LIBERTÉ DE PRESSE, LA LIBERTÉ POUR TOUS

Montréal, Québec Amérique, 2016, 233 pages

Lorsqu'on entreprend de traiter de la liberté de la presse, on peut aborder deux grands objets¹. Ou bien on traite d'une idée (qui elle-même participe d'une vision du monde), ou bien on discute d'une règle de droit. Malgré un titre large et ambitieux, le livre de Claude Robillard, *La liberté de la presse, liberté pour tous*, se concentre essentiellement sur l'application de la règle de droit par les praticiens du journalisme, les tribunaux et les acteurs socio-politiques en contexte québécois et canadien.

Si l'on cherche dans ce livre une étude minutieuse du destin des idées de liberté d'expression et de liberté de presse, on sera déçu. L'auteur nous propose bien quelques jalons historiques, mais son propos demeure très en surface. Il en va de même pour les débats de société. Comme on sait, les idées de liberté d'expression et de liberté de presse font constamment objet de débats intenses. Le comportement de la nouvelle équipe au pouvoir à la Maison blanche a donné à la discussion une acuité particulièrement forte. Or, on ne trouve pas dans le livre de présentation ample et détaillée des débats sur les questions du «que peut-on tolérer?» et du «jusqu'où tolérer?» qui sont advenus en d'innombrables occasions.

On ne trouve pas non plus de réflexion sur les contradictions des acteurs politiques qui, tantôt, peuvent défendre avec vigueur le principe de liberté de presse (et même donner des leçons à ce sujet) et qui, ensuite, entravent avec ingéniosité le travail des journalistes². Il n'y a pas davantage dans le livre d'étude des stratégies argumentatives lourdes déployées par les penseurs politiques qui tantôt peuvent soutenir l'idée de liberté d'expression sans entrave aucune, même lorsqu'il s'agit de laisser place à des propos odieux et des autres ou qui, au contraire, pensent que, tout bien pesé, la liberté d'expression telle qu'elle se vit en ce moment cause peut-être plus de torts à la vie démocratique que de bien. Certes, on voit que Robillard soutient une conception forte de la liberté de presse (c'est-à-dire largement dépourvue d'entraves) établie sur les croyances que la presse joue un grand rôle en démocratie et que la liberté de travail des journalistes est à cette fin nécessaire; mais finalement, il ne développe pas davantage son point de vue. Dans sa préface, le professeur de droit bien connu, Pierre Trudel, écrit «oui, la liberté de presse, mais l'ouvrage que vous avez en mains explique pourquoi». Ce n'est malheureusement pas vraiment le cas.

Par contre, on trouve son compte lorsqu'il s'agit de liberté de presse comme règle de droit que l'on applique et que l'on met à l'épreuve. L'ouvrage constitue une sorte de traité pédagogique sur son application au Québec et au Canada. Les jeunes journalistes qui entrent dans le métier et les étudiants qui s'y préparent ont tout intérêt à se procurer l'ouvrage de Robillard qui, doit-on le rappeler, a été secrétaire général de la FPJQ



(Fédération professionnelle des journalistes du Québec) pendant vingt-cinq ans.

Le livre est scindé en deux parties. La première offre un tableau précis de la liberté de presse du point de vue juridique. Le propos combine avec aisance la connaissance de la pratique journalistique et la culture juridique. Cela permet tout à la fois d'acquiescer l'essentiel du vocabulaire, de connaître les grands principes de droit, de situer les textes fondamentaux, d'identifier les principaux acteurs, de distinguer les instances judiciaires, etc. Cela permet au surplus de savoir comment tout cela se décline lorsqu'il est question de diffamation, de propos haineux, de protection des sources, d'accès à des documents classés. Le tableau couvre aussi les questions qui demeurent problématiques en droit. La seconde partie fait un inventaire des pratiques et procédé classique employés pour restreindre le travail journalistique.

Si ce livre avait été publié il y a vingt ans, je l'aurais trouvé malgré tout très satisfaisant par son regard sur le droit. Cependant, il ne convient plus tout à fait aujourd'hui, me semble-t-il: il fallait aborder les conditions de travail des journalistes qui ont tellement changé. Que l'auteur ne dise presque rien sur les conséquences des bouleversements technologiques sur toute la presse en tant qu'entreprise d'affaires est pour le moins surprenant. Il est tout aussi étonnant qu'il ne dise pas grand-chose non plus sur les changements de culture en matière de sécurité et de renseignement aux États-Unis et un peu partout en Europe depuis le 11 septembre 2001. En guise de réponse, Robillard fait remarquer que le journalisme d'enquête ne s'est jamais aussi bien porté au Québec que maintenant. Et il ajoute ailleurs dans le livre que le journalisme n'en est pas à ses premières épreuves et que ce n'est pas la première fois que des prophètes de malheur annoncent sa disparition...

Martin Blais

Professeur agrégé, communications sociales, Université Saint-Paul

1 Pierre TRUDEL, «La Journée de la liberté de presse», *Le Journal de Montréal*, 3 mai 2016.

2 Un exemple: Vincent BROUSSEAU-POULIOT, «Liberté de la presse: Trudeau doit agir au lieu de parler, dit un journaliste de *Vice*», *La Presse*, 15 novembre 2016

L'Action nationale a cent ans !